

Information Juive
(N° mensuel du Consistoire)
Mars 1997
Rubrique « Le regard des autres ».
Par Guy Lafon, prêtre catholique

COMMENT JE VOIS LES JUIFS DE FRANCE.

Les juifs de France ! Ces mots réveillent en moi une blessure, reçue au seuil de l'adolescence. Pourquoi, par une belle journée ensoleillée, alors que nous revenions joyeusement de l'école, ai-je été soudainement privé de plusieurs de mes camarades ? Pourquoi les ai-je vus jeter avec violence à l'intérieur d'un camion ? Pourquoi sont-ils partis sans jamais revenir ?

Le souvenir de cet arrachement ne me revient jamais sans me troubler, et maintenant aussi, bien sûr, quand j'écris ces lignes. Du coup, je me sens partial. À qui la faute ?

Mon éducation chrétienne, catholique, aurait pu me détourner de tenir les juifs d'abord pour des victimes ! Il n'en fut rien. Sans cesse, au contraire, j'ai uni dans ma pensée le Christ, auquel je crois, et ces enfants envoyés à la mort. Je ne peux pas les séparer.

Aussi bien, le fait qu'il y ait, côté à côté, des juifs et des chrétiens est-il pour moi tout autre chose qu'une donnée de l'histoire qu'il suffirait de constater. Sans cesse je reviens avec obstination à des questions simples, trop simples peut-être, comme celles-ci : si l'on naît juif, comment se fait-il qu'on ne devienne pas aussi chrétien ? Si l'on a été baptisé, comment se fait-il qu'on ne devienne pas aussi juif ? Tout se passe comme si les deux conditions n'étaient pas exclusives l'une de l'autre, parce que chacune appellerait l'autre.

LA FIDÉLITÉ AUX RITES.

Je n'ai jamais pu regarder les juifs et les chrétiens, surtout en France, autrement que comme les héritiers de deux traditions jumelles, qui se rejoignent dans leur source commune et que l'histoire, inexplicablement, oppose alors que leur différence devrait les réjouir l'une et l'autre. C'est pourquoi je suis loin de souhaiter que l'un des frères l'emporte sur l'autre, tout de suite ou plus tard. J'ai plutôt un vrai plaisir à penser que d'autres, ici même, en ce temps, sont avec moi, mais seulement par leurs racines, et que nous sommes deux arbres, que nul ne peut confondre.

Ainsi donc, puisque je ne peux pas être à la fois ici et là, chrétien et aussi juif, il m'arrive de vouloir importer chez nous, dans notre Église, quelque chose des habitudes et des façons d'être de mes frères juifs.

Comme beaucoup d'autres, j'admire qu'une extrême fidélité aux rites soit capable de rendre si libre, si inventif, permette de sécréter tant de diversité humaine, interminablement.

Avoueraï-je que j'envie cette aisance à changer en restant, mieux, en se reconnaissant le même ? Car enfin, qu'une même appartenance charnelle rende les femmes et les hommes qui s'en réclament si prodigieusement différents de tous et les uns des autres, c'est là ce qui étonnera toujours ceux qui, revendiquant d'abord une unité spirituelle, ne sont pas, tant s'en faut ! exempts d'aimer les conformismes et les raideurs. Le juif me rappelle que la Loi libère !

Allons plus loin encore. Je sais bien qu'il y a des juifs athées. Mais, jusque dans leur déni ou leur refus de croire, ils me font souvenir, comme les plus pieux de leurs frères, que la foi, qu'on la rejette ou qu'on l'accepte, est premièrement vécue comme la vérité d'une alliance qui rassemble, comme l'irrécusable d'une rencontre qui fait une communauté. C'est à partir de cette évidence que je peux, moi aussi, m'appliquer à reconnaître et à énoncer ce que je crois.

À fréquenter des amis juifs, surtout en France, j'en suis venu à douter que croire les préoccupe tellement, alors pourtant que l'appel à croire me vient, avec une force inégalée, de la méditation de leurs penseurs, de l'admiration pour leurs artistes et de la lecture amoureuse du Livre qu'ils nous ont légué comme un héritage que nous avons seulement augmenté. Pourquoi cette relative indifférence à croire ou, plutôt, l'impossibilité d'en faire un souci, parce que croire serait une obligation terrible ? Ne serait-ce point parce que l'endurance de la pratique, la recherche passionnée de l'agir juste paraissent préférables aux juifs à cet arrêt sur image que risque toujours d'être, pour qui en use mal, l'énoncé le plus vrai ? Peut-être.

Ai-je assez fait comprendre que le chrétien que je suis ne peut l'être que par la grâce d'une conversation sans fin avec ce dont vivent ses frères juifs ? Il ne m'appartient pas de décider si et comment la réciproque peut être vraie. Mais comment j'aimerais qu'elle le fût !

L'ESPÉRANCE IMMÉMORIALE.

On entend souvent dire que le chrétien, pour s'entendre lui-même, a besoin du juif. Sans doute. Mais pourquoi celui-ci n'aurait-il pas besoin du chrétien, mais non pas certes comme le chrétien a besoin de lui ?

J'ai besoin du juif pour recevoir ce qui ne cesse de naître de lui, qui maintenant est offert à tous et que j'essaie d'accueillir comme peut le faire n'importe qui. Comment, en effet, pourrais-je me dispenser de faire mienne son espérance immémoriale, encore et toujours ? Comment ne pas attendre d'elle qu'elle me délivre du sommeil des satiétés et des prétendues plénitudes ?

Que dire du besoin qu'a le juif du chrétien ? Puis-je même le dire sans quitter le lieu où je suis et dont, heureusement, je ne peux pas me séparer ? Je vais pourtant m'y essayer. Qu'on pardonne ma maladresse !

Le juif peut apprendre de nous autres, les chrétiens, la vanité impie et meurtrière d'une arrogance dont nous avons tant de mal à nous départir et dont il a cruellement souffert. Que les juifs n'imitent pas ce qui est, dans l'histoire et devant Dieu, à notre honte !

Cette invitation, je l'adresse en me rappelant notre commune origine, la grâce que nous partageons d'une seule et unique élection. Or nous avons appris à nos dépens qu'il n'est pas facile d'en vivre à longueur de siècles sans en donner une odieuse caricature. Les uns et les autres, chrétiens et juifs, nous avons toujours de la peine à nous savoir choisis sans, du même coup, nous estimer meilleurs et, de ce fait, sans rejeter, sans exclure. L'arrogance n'est pas le fruit de l'élection. C'est la tentation des élus. G.L.